

LA
BRETAGNE PAÏENNE

LE FÉTICHISME ET LE CLERGÉ
EN CORNOUAILLE

PAR

Austin de CROZE

PRÉFACE

DE

M. Paul GUIEYSSE

Député du Morbihan

PARIS

AUX BUREAUX DE *LA REVUE* et *REVUE DES REVUES*

12, AVENUE DE L'OPÉRA

1900



Document numérisé en 2023

Cher Monsieur,

Vous me demandez une préface pour votre étude si documentée sur la *Bretagne païenne*. C'est avec le plus vif intérêt que vos lecteurs étudieront ces usages étranges, ces scènes de fêtes et de pardons si curieuses et si grossières sous leur apparence religieuse, et votre appréciation si juste et si triste de notre clergé breton. Je suis pourtant bien embarrassé, parce que, tout en partageant la plupart de vos opinions et comprenant bien le but moralisateur que vous poursuivez, je suis probablement trop imbu de mes sentiments natifs, pour être complètement de votre avis; je reconnais les défauts, les vices que vous signalez, mais, au fond, je sens que je suis peiné que d'autres s'en aperçoivent.

Laissez-moi donc défendre un peu mes compatriotes contre la sincérité de votre amitié pour eux.

Sauf pour quelques rares esprits cultivés, le catholicisme proprement dit tend de plus en plus à cesser d'être religieux pour devenir fétichiste avec ses amulettes, ses reliques, ses scapulaires. Pourquoi en faire un reproche aux seuls Bretons? Est-ce en Bretagne que se trouve Rocamadour? Est-ce en Bretagne que se trouvent la Salette et Lourdes? Est-ce en Bretagne que s'est développé le culte idolâtre de saint Antoine? Est-ce en Bretagne, ou à Paris, la Ville Lumière, que se trouve le sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires si fréquenté par les candidats au bachot et aux écoles?

Je ne vous suis pas dans vos origines asiatiques des *Bigouden* et me rebiffe d'être traité de Kalmouck ou de Thibétain, mais je comprends comme vous le caractère solaire du paganisme breton, avec cette nuance, c'est qu'à un moment donné, peut-être même sous l'influence primitive du christianisme, le culte du *soleil nocturne*, c'est-à-dire le culte des morts, l'a emporté sur toute autre forme.

En réalité, nous sommes bien d'accord pour conclure que le catholique breton est resté païen, mais reconnaissez avec moi que le catholique français retourne au fétichisme ancestral; les deux bouts du cercle se touchent, mais je crois que je préfère encore la grossièreté du premier à l'abêtissement du second. L'état d'esprit du Breton peut s'améliorer, et nous en

avons tous deux la conviction ; avec les autres, pas de ressources !

Relisez, ou plutôt rappelez-vous, car vous les possédez bien, toutes les curieuses légendes recueillies par Luzel, Sébillot, Le Braz et tant d'autres bretonnaisants ; la pensée de la mort est dominante. Quelles singulières idées de l'âme, de la mort et de l'autre monde ! Le Breton vit en quelque sorte avec ses morts, au milieu d'eux. Cette croyance contribue puissamment à lui donner cette gravité native, ce caractère réfléchi que vous lui connaissez ; et qui est, comme frein moral, plus puissant que tous les sermons anonnés par des prêtres tout aussi grossiers, mais moins naïfs que leurs ouailles.

Vous avez bien fait de stigmatiser ce caractère mercantile du clergé breton, mais ne serait-ce pas parce qu'il porte sur des objets plus grossiers qu'il vous choque davantage ?

Ce n'est pas évidemment d'un suprême bon goût que de tirer des écus de moches de beurre, d'œufs, de queues de vaches ou de crinières de chevaux ; mais, une fois dans la bourse des curés, l'argent a la même valeur, soit qu'il provienne de cette source vulgaire, ou qu'il soit le produit de messes, d'indulgences et d'eaux de fontaines sacrées ou, plutôt, pour ne pas être taxé d'ignorance des règles de leur commerce par tous ces marchands du temple, des quêtes et des offrandes soi-disant volontaires des fidèles. Tous ces vendeurs de religion sont bien les mêmes.

Essayez donc, et vous ferez bien, de soulever l'opinion bretonne contre ces pratiques si burlesques ; c'est un vrai service que vous rendrez à la Bretagne de les montrer sous leur vrai jour, de les dépouiller de leurs auréoles soi-disant poétiques. Du moment que vous avez reconnu la beauté véritable de la Bretagne et l'intérêt si grand qui s'attache aux Bretons, nous serons d'accord pour unir nos efforts à ceux de tous les vrais amis de la Bretagne en tâchant d'effacer les tares qui la souillent et qu'entretient avec un soin pieux un clergé ignorant et cupide.

Recevez, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments dévoués,

PAUL GUIEYSSE.



Dolmen de Kerbalannec en Poullan (cap Sizun) et les habitants du hameau de Kerbalannec.

LA BRETAGNE PAIENNE

LE FÉTICHISME ET LE CLERGÉ EN CORNOUAILLE

DEPUIS qu'ont retenti les phrases sublimes dont Chateaubriand l'auréola de tout ce que l'autrefois eut de noble et de grandiose, de tout ce que le rêve a de pur et de religieux, nous croyons volontiers que la Bretagne est la dernière terre poétique de France, et que les braves Bretons demeurent les ultimes paladins.

Or, cette manière de voir est bien près d'être paradoxale.

Il faut tout simplement observer, sans parti pris, ce qui est, ce qui agit, pour apercevoir la Bretagne vraie, peu semblable à celle que nous raconte la majeure partie des écrivains celtisants, à commencer par le sieur de Cambry, qui publiait en 1794 sur le Finistère, quatre volumes devenus depuis lors la grande ressource, le

Larousse clandestin des cacographes bretonnants. Et s'il fallait un exemple de cette piraterie enfantine, je citerais cette amusante phrase que, depuis Pitre-Chevalier (1) jusqu'à MM. Dubouchet (2), en passant par M. Mahé de la Bourdonnais (3), tous les faux bénisseurs descriptifs de la Cornouaille ont citée TEXTUELLEMENT comme chose vue :

« Nous avons attendu le moment d'une tempête pour nous rendre à Penmarc'h. Nous fûmes bien servis par les éléments : la mer était dans un tel état de fureur, que les habitants accoutumés à ce spectacle quittaient leurs travaux pour la contempler (sic). »

Et voilà comment, avec la naïve emphase d'un publiciste du XVIII^e siècle, on se donne la pauvre gloriole d'avoir assisté à une tempête !

Aussi, quand après un long séjour en Bretagne on consulte la bibliographie celtique, est-il piquant et douloureux de constater que ce sont encore les Anglais et les Allemands qui connaissent le mieux non seulement le *folk-lore* de nos provinces, mais encore leurs us et coutumes et se tiennent infatigablement au courant de nos moindres publications ayant trait à la vie provinciale.

J'avoue ces choses avec un reste de colère d'avoir été dupé par nos armoricains boulevardiers, voyageurs en chambre, ou même... bretons ; car, ayant vécu en Cornouaille pendant des mois et plusieurs années, menant la vie du pêcheur, du paysan, de l'ouvrier, du touriste, de l'archéologue aussi ; ayant visité manoirs et presbytères, fréquenté magistrats, fonctionnaires et médecins, j'ai dû reconnaître que la Cornouaille, le pays d'Armorique, la Bretagne bretonnante enfin, — dont les landes, les vallons, les promontoires et les baies sont d'immuable beauté — n'est plus la terre, exagérément légendaire, qu'on nous a vantée trop souvent ; les religions ont passé et, fondues en un catholicisme déconcertant, ont laissé dans l'âme du peuple toutes leurs tares.

I

Il est curieux de remarquer comme, en dépit des hommes et des choses, l'Armorique a gardé — à peine transformés — des vestiges du passé païen. Sur cette terre par excellence des monuments mégalithiques, où les *menhirs* formaient le centre des *cromlechs*, symboles du soleil projetant circulairement la fécondité, le culte du soleil, culte de la fécondité, est demeuré presque intact. Ainsi, les prêtres sont encore appelés *Belleck*, comme jadis on appelait *Belleni* les prêtres de l'Apollon gaulois, les adorateurs de Bel assyrien,

(1) *Bretagne ancienne et moderne*, Paris, 1860.

(2) *Zig-Zags en Bretagne*, Paris, 1896.

(3) *Voyage en Basse-Bretagne*, Paris, 1896.

de Baal phénicien, du Soleil ; du Soleil, en l'honneur de qui on allumait des feux, sur les sommets, au solstice d'été, comme on allume aujourd'hui des feux, la Vigile au soir de la Saint-Jean, feux que l'on entoure — plaisant rappel de magie symbolique — d'un cercle de pierres qui marque l'enceinte de la danse en même temps que le siège des âmes défuntés.

Cette persistance des croyances paganiques est bien démontrée encore, ainsi que l'a fait observer M. Pitre de Lisle (*La Bretagne primitive*) par les menhirs taillés, les *lechs* (pierres) plantées sur les sépultures chrétiennes, et par ces cupules dolméniques, sortes de bénitiers où s'éploie et jaunit un brin de buis ou d'ajonc, creusées de nos jours encore sur les dalles funéraires des cimetières armoricains comme aux temps préhistoriques on les creusait sur les faces verticales des mégalithes et même sur les roches naturelles.

Ah ! ce culte splendide du soleil, nous en retrouvons partout les vestiges, dans les figurations grossières des faïences modernes de Locmaria (Quimper), comme sur ces coiffes étranges des femmes bigoudens (1) ; ces bigoudens qui, de Loctudy à Audierne, de Penmarc'h à Pont-l'Abbé, promènent lourdement la somptuosité de leurs costumes thibétains ou mogols, aux gilets brodés de soie d'or à manches épaisses et aux vestes sans manches ainsi qu'en portent les Mandchous ; ces bigoudens qui traînent la lassitude pesante et obèse de leur laideur siamoise et laponne. Sur les ornements de paillettes ou de crochet de ces coiffes qui, enserrant toute la chevelure défaits, sont recouvertes ensuite aux deux tiers par les cheveux bien tirés et ramenés en tas sur le sommet de la tête que domine un cône tronqué fait de carton, recouvert d'un léger tulle brodé de fougères, d'étoiles, de soleils, de signes géométriques et de queues de paon oscellées, sur les ornements de ces coiffes il n'est pas exagéré de reconnaître avec M. Emile Soldi (*La langue sacrée, la Cosmoglyphie*) que « l'hymne de la création », l'objurgation aux pouvoirs créateurs de la terre et du ciel, « y est inscrit dans une langue ignorée, le Verbe de l'antiquité, et par les signes magiques auxquels le demiurge obéit. »

Et ce n'est pas seulement dans certains détails du costume que l'on revit l'Orient, l'Orient du passé ou l'Orient moderne ; comme les Chinois, le Breton porte un chapeau large entouré de un, deux ou trois rubans de velours ou cordonnets multicolores (ainsi les paysans de Ploaré) retenus chacun par une boucle de métal ; les vieillards gardent encore dans certains cantons ces décoratifs *Bragou-Braz* (larges braies) comme au Thibet ; tandis qu'au contraire les Pont-l'Abbistes faraudent dans des pantalons andalous et des vestons qui ne sont autres que des *chaquetillas toreras* ; tandis que, souvenir des Espagnols qui ravagèrent le pays au temps de la Ligue, on compte encore par *real* (5 sous) sur les marchés de la région de Quimper.

(1) On prononce *bigoudenne*

J'ai vu aussi des femmes bigoudens s'en aller au pardon nu-pieds, les chaussures bringueballant à l'épaule, ainsi que vont à la ville les Indiennes de Ceylan et du Malabar ou les créoles de la Réunion.

Rappels d'Orient sont aussi les noces bas-bretonnes aux cérémonies étranges, beuveries éperdues, mangeailles fantastiques et danses hallucinantes par leur durée, vous donnant un fidèle aperçu des nocés d'Assam, de Mongolie ou du Thibet. C'est la terreur des morts à la continuelle présence de qui le Cornouaillais croit à un tel point qu'il en est fataliste et se résigne peureusement.

Et c'est l'attitude nonchalante de tous; leur éternel « je ferai ça demain » de facétieuse et polynésienne paresse, leurs danses lourdement tournées en silence avec des sauts comme en font les



Chez les Bigoudens (Foire de la Trinité) : En place pour le branle!

Somalis; leurs chants tristes et leurs lentes mélodies, tout asiatiques, où se contraind le rire comme les larmes.

Enfin, c'est jusque dans les sanctuaires des rappels étonnants du paganisme : à l'église de Pleyben, parmi les scènes, admirablement fouillées qui font palpiter de vie les frises courant au-dessus des fortes voûtes, on peut voir, dans la chapelle du transept de droite, un Prométhée que dévore le vautour. Bien plus, dans cette même chapelle, en plein milieu d'une poutre-maîtresse traversant le transept, c'est un ange hermaphrodite, l'ange chaldéen, l'homme complet du magisme, montrant en une pose plaisante, son double sexe féroce et coloré.

II

Puis, ce n'est pas là seulement qu'est demeuré le souvenir des temps révolus; l'âme du peuple continue toujours à endormir sa peine au bercement des légendes; légendes pleines d'effroi, certes, et cruelles aussi, comme la mer qui ronge les côtes et tonne sur les écueils, tristes comme leur ciel d'hiver. On croit toujours un peu, par les campagnes, aux Korrigans, ces fées des fontaines, ces fées qui perpétuent ici le souvenir des *Garrigenæ* de Pomponius Méla, des Koridgwen, les neuf prêtresses de l'île de Sein, et pour protéger son nourrisson contre leurs mauvais charmes, telle paysanne lui passera encore au col un chapelet ou un scapulaire consacré à la Vierge; les Bigoudens attacheront au cou de l'enfant qu'on porte à baptiser, un morceau de pain noir propice à écarter les mauvais sorts. Ou bien ce sera à Lesneven un tison du feu de la Saint-Jean grâce auquel le tonnerre épargnera la chaumière et la grange.

Ah! ces amulettes, ces talismans, ces gris-gris! Merlin l'enchanteur en avait donné 13 aux Bretons, combien y en a-t-il maintenant? — des douzaines et des douzaines. N'en faut-il pas pour protéger contre les *Morgan* ces naimades mauvaises, et les *duz*, ces nains nés du commerce des fées et des hommes? Contre cette terrible Dame-Blanche du Pontgwen (proche de la station de Quéménéven) qui prédit la mort au paysan attardé et qui pourtant n'est autre qu'un reflet assez curieux d'un vieux tronc de saule sur un gouffre de ruisseau; ou contre le grand homme maigre et pâle suivi d'une chienne noire qui se promène, sinistre annonciateur de tempête et de mort, par les marais de Saint-Michel en Braspart?

N'en faut-il pas aussi, des talismans, à ces âmes naïves pour les protéger contre les choses réelles, malheur ou maladie?

Alors les légendes accréditées suscitent des remèdes étonnants, des superstitions incroyables: on n'ira jamais seul consulter un avocat ou chercher la sage-femme et le médecin: ce serait tenter Dieu et courir sûrement le risque de perdre son procès, occasionner un accouchement funeste, amener un danger de mort. Et, le plus naturellement du monde, les femmes de l'arrondissement de Chateaulin laisseront leur chemise au pied du lit, pendant huit jours après leurs couches, et cela pour éviter la fièvre puerpérale! Comme jadis, dans toute la Cornouaille, on ne passera, ni on ne posera un enfant sur une table, ce serait le vouer à une maladie incurable ou le mettre en danger de mort, et l'on ne verra, du reste, personne s'asseoir sur une table, un guéridon ou un comptoir: ça porte malheur!

Puis, il y a les remèdes bizarres, comme la pierre de la gravelle de porc, remède pour les maladies infantiles; ou, comme cette huile de ver de terre, panacée que j'ai entendu maintes fois demander à l'honnête pharmacien de P.-C., homme aimable et sceptique, qui, bien

certain de ne pouvoir détromper des clients têtus, leur donnait d'une huile quelconque colorée dont les braves gens vantaient ensuite le mérite curatif.

Quant aux sorciers ou sorcières, il n'en reste à vrai dire, presque plus. Y en avait-il besoin au reste, dans ce pays où chacun est, en réalité, son propre sorcier, où les pèlerinages curatifs abondent, où le fatalisme enfin fait le reste ?

D'ailleurs y en eut-il jamais beaucoup ? Car aux archives de Pleyben, on ne retrouve guère qu'une allusion à un procès en sorcellerie qui aurait été jugé à Quimper au xvi^e siècle. A Pont-Croix, je vis une pseudo-sorcière qui traitait ses malades par l'huile de ver de terre, des clefs, un brin d'herbe, un caillou et quelques patenôtres. Un abcès purulent était pour elle « un troupeau de 36.000 moutons » qui s'était logé là, et qu'elle allait extirper. Cependant, au cloître de Saint-Herbot (en Plonévez-du-Faou), demeurait — dernièrement encore, car elle émigra aux Côtes-du-Nord — une sorcière plus curieuse, simple gardienne de moutons : la sorcière du Huelgoat, c'est ainsi qu'on l'appelle, bonne femme d'une cinquantaine d'années, jadis *bonne d'un médecin* et fermière de M. de Kérour à ce château du Rusquec, où se voit une vasque creusée dans un superbe monolithe ; la sorcière du Huelgoat reconnaissait et guérissait les maladies par le simple contact des mains (comme sainte Lutgarde), la salive du malade, etc. Plusieurs personnes de Châteaulin (entre autres un avoué et un fonctionnaire des finances fort curieux des pratiques *sorciques*), m'ont certifié que la digne femme guérit ainsi un certain Floch'lay dit Carabi, d'un eczéma aux mains : elle l'enferma dans une pièce tout à fait obscure, prit entre ses paumes les membres malades, puis, ayant craché à la figure du patient, lui frictionna vigoureusement les mains, jusqu'à ce qu'elles fussent guéries....

III

Nous venons de voir les superstitions et les remèdes un peu diaboliques ; en voici maintenant d'autres qui, malgré leur bon désir d'être orthodoxes, n'en laissent pas moins d'être des superstitions fâcheuses. C'est, par exemple, la femme d'un garde du château de Treffest près Pont-Croix, qui, avant son accouchement, va faire sept fois à genoux le tour du cimetière de Pont-Croix (elle-même me le raconta) pour obtenir d'accoucher sans l'aide de personne ; chose miraculeuse, elle fut exaucée et son mari suffit à la délivrer heureusement. Ce sont les crêpes que l'on fait pour les morts, dans certains cantons reculés, au jour de la Toussaint. C'est aussi cette croyance que les âmes de ceux qui sont noyés en face de Douarnenez vont passer huit jours dans l'une des grottes de Morgat avant de partir définitivement pour l'autre monde, croyance bien pareille à celle que rapportait Claudien (*In Rufin*) :

« Il est un lieu à l'extrémité de la Gaule, un lieu battu par les flots de l'Océan, où l'on entend les plaintes des ombres volant avec un léger bruit. Le peuple de ces côtes voit des fantômes pâles qui passent. »

D'ailleurs n'y eut-il pas un recteur de Saint-Michel-en-Grève, l'abbé Dollo, qui, au dire de ses paroissiens, voyait l'âme des défunts revenir en leur corps, après le « jugement particulier » de Dieu, jusqu'après l'inhumation et qui savait même en quel lieu d'alentour elle devait se rendre ensuite pour y accomplir sa pénitence ? Et c'est encore, et selon M. du Cleuziou (*Le pays de Léon*) les habitants de Saint-Pol-de-Léon, qui, le jeudi de la semaine des Quatre-Temps de l'hiver, soupent deux fois en mémoire d'une envie de femme grosse qu'eût autrefois la Vierge.

Il y a mieux encore que ces croyances populaires, il y a toute une pharmacopée dont on a gratifié le plus grand nombre des 312 saints bretons (1) desquels Dom Lobineau lui-même, savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, affirmait (2) qu'il y en a 147 « dont l'histoire n'est que peu ou point connue » tels ces saints familiers Alain, Budoc, Cast, Colombain, Conan, Egonnec, Goazec, Maden, Pever, Tugean ou Tugen, venus pour la plupart sur la nef enchantée dont Saint-Lewias fut le pilote (3).

Tous les saints bretons ont, en effet, une spécialité curative, *Arwez*, et M. Anatole Le Braz, le très délicat écrivain breton, a envoyé au congrès des sociétés savantes (au programme duquel le sujet était mis) un bref mémoire (4) narrant certaines de ces spécialités.

Nous allons rapidement en nommer quelques-unes et, si nous trouvons au cours de cette sèche nomenclature quelques saints guérisseurs qui prétent à rire, il faudra nous garder de cet irrespect car c'est le plus sérieusement du monde que le bas-breton s'adresse à ceux-ci. Il y a saint Abibon, par exemple (mentionné en aucun calendrier ecclésiastique), appelé communément saint Diboan (guérit tout), et familièrement saint Tù-pé-tù (ça ou ça) ; a-t-on un malade chez soi, vite on s'en va porter une offrande à la chapelle de saint Abibon en l'appelant « petit saint » et de retour au logis, comme à l'encontre des vrais bretons le saint est tout à fait expéditif, on trouve son malade bien portant... ou mort, ce qui évite de recourir à l'emploi des fameux « marteaux bénits » avec lesquels on achevait, dernièrement encore, les moribonds.

Ce sont d'abord les guérisseurs des tristes et vulgaires infirmités : saint Trégare pour la surdité et les maux d'oreilles, avec cette recette : tremper une pièce de monnaie dans l'eau bénite, l'appliquer sur

(1) Dix-neuf martyrs, 3 rois, 84 prélats, 101 abbés, prêtres, religieux ou solitaires, 42 femmes et 63 dont on ne peut déterminer l'état social.

(2) « *Les vies des saints de Bretagne et des personnes d'une éminente piété qui ont vécu dans cette province* ». Rennes, 1725.

(3) A noter que *lewial* en breton signifie gouverner.

(4) « *Notes sur quelques superstitions bretonnes*. » Paris, 1894.

l'oreille malade, prier, puis... laisser la pièce sur l'autel. Saint Jean-du-Doigt et les sanctuaires assez nombreux de Notre Dame-de-la-Clarté (à Beuzec-cap-Sizun, par exemple) pour les affections de la vue. Saint René, par qui s'efface le bégaiement. Saint Germain en Glomel (Côtes-du-Nord) qui enlève la danse de Saint-Gui; saint Michel et saint Roch (du Finistère) que redoutent les mauvaises fièvres; saint Laurent (du Finistère); saint Guendal (de Pouldavid), sainte Gertrude à Trefflès, qui combattent les rhumatismes et, cette sainte, les



Pleyben : Le Calvaire.

maladies de langueur, si on veut bien lui offrir quelques poulets, par quoi la sécurité de la basse-cour sera, en outre, assurée; saint Hilarion de Pont-Croix, dont l'invocation soulagera votre migraine pour peu que vous placiez la tête dans le trou d'une certaine pierre posée auprès de la fontaine qui lui est dédiée.

Les trépassés, eux aussi, bien que pour demander des messes — alors jamais refusées — ils prennent la forme de feux-follets, les trépassés, moyennant un « de Profundis » et une légère obole versée au tronc paroissial, vous feront retrouver les objets perdus ou vous enverront un des leurs pour vous réveiller à l'heure désirée (1).

Puis ce sont pour les maladies de l'âme : Saint Colombain (du Finistère) contre la folie; contre ou pour la colère, N. D. de la Haine, au pays de Tréguier, à qui l'on envoie des mendiants, payés pour dire des prières « contre quelqu'un »; Saint Philibert de Moëlan (Finistère), sen-

(1) A noter que la même croyance a cours dans le Lyonnais et le Dauphiné.

sible aux chagrins d'amour tandis que sainte Barbe, en Faoué (Morbihan), annonce les mariages de l'année et que saint Efflam protège un peu partout les conscrits, craintifs du métier des armes, et les..... maris jaloux.

Ce n'est pas tout, il y a des saints qui s'occupent aussi de la maison et des cultures alors que d'autres procurent bonne pêche : saint Herbot (Finistère), patron des vaches et qui s'entend à merveille à faire le beurre alors que saint Yves fait lever la pâte; saint Eloi, qui veille à la santé des chevaux et saint Servais (*Sant Gelvest-ar-Pihan*, en breton), qui protège les semailles contre la neige et les gelées blanches, tandis que saint Isidore qui, ainsi qu'en Espagne où il est honoré dans toute l'agricole région de Madrid comme patron de l'agriculture, se montre impitoyable aux taupes dévastatrices.

Et voici les saints qui, en mémoire évidemment du bœuf et de l'âne de la crèche, étendent leur protection sur l'étable bretonne : Saint Cornéli (du Finistère), que jamais on n'invoquera en vain pour les bestiaux; saint Hervé qui, moyennant un peu de beurre donné au presbytère, écartera les loups parmi lesquels, étant aveugle, il avait fait choix d'un guide, ou bien Notre-Dame de Créménan, à Guéméné-sur-Scorff, dont l'oraison est souveraine contre l'incendie et l'épizootie si, toutefois, on lui fait oblation d'un sac de blé ou, simplement, d'une génisse. Mais comme les animaux sont sujets à la rage, le culte de dulia, un peu idolâtre ici, suscita Saint Michel, Saint-Ivy et surtout cet extraordinaire Saint-Tugen, ou hagiographiquement Saint-Tugean, de qui le P. Maunoir (1) conte la vie ascétique, car Saint-Tugen fut un solitaire du Cap-Sizun et non un évêque ainsi qu'on le représente — admirablement sculpté, en plein bois, vers le xvi^e siècle — dans la délicieuse église que la dévotion des habitants de Primelin lui érigea parmi la fraîche oasis d'ormes et de chênes sous lesquels se blottissent d'agrestes chaumines aux pierres noircies.

Et je me rappelle la sensation d'apaisement et « d'enfin loin de tout » éprouvée dès le porche ogival de cette chapelle si délicatement vétuste où les sires de Lésurec dorment leur dernier sommeil en un caveau trop souvent profané par l'abominable touriste, où s'effritent des fresques naïves aux dédicaces plaisantes comme celle-ci, sous une représentation de cérémonie baptismale :

M^{ssre} J. Gloaguen
Curé de Primelin
en 1705

Baptisa^t cest enfan
depuis
Nay un moment

Cette chapelle enfin où, de bien loin aux alentours, on vient, le jour du pardon, faire bénir de petites clefs de plomb, dont le panneau porte d'un côté une S et de l'autre un T; petites clefs qui, achetées

(1) *Canticon spirituel*. Quimper 1662.

au bedeau ou à l'une des boutiques foraines, seront attachées au chapeau et, si vous avez laissé une offrande dans le tronc de Saint-Tugen, vous protégerez inmanquablement contre la morsure des animaux enragés.

Et c'est maintenant la théorie des saints et des Notre-Dame secourables aux faibles. Saint Gwénolé (du Finistère), les Sainte Anne d'Auray en Morbihan et de la Palud en Finistère, Sainte Marie du Menez-Hom vers qui va l'angoisse et l'espoir des femmes stériles; Saint Honoré du Finistère, Santez Peret aussi, dont l'intercession gonfle de lait les seins taris, après une simple épingle jetée dans la fontaine.

Et puis Saint Christophe du Finistère, à qui ne peuvent résister les maladies infantiles; Saint Yves (et, du reste la majeure partie des saints familiers comme les Gwénolé, les Corentin ou les Maudez) que l'on coiffe du premier bonnet de l'enfant dont les petites jambes sont trop longtemps faibles et rebelles à la marche, et comme on lui abandonne ces bonnets, assez luxueux d'ordinaire (et que plus tard la paroisse revendra), il n'est pas rare de voir la statue couronnée du plus extraordinaire amas de coiffures qui se puisse imaginer. Ailleurs, à Plouëder, le pain bénit offert à propos au bon Saint Didier ou bien, à Confors près Pont-Croix, la roue de fortune, roue gentiment carillonnante, tirée le jour du pardon des enfants, après un don de monnaie, rendront les petits habiles à parler plus vite et mieux; mais par exemple Saint Ivy n'est pas, lui, un médecin que les moutards doivent bien affectionner, puisqu'il exige, pour les guérir de la colique, qu'on les revête d'une chemise toute humide encore de l'eau de sa fontaine, demandant en outre un cierge de résine et l'immanquable obole.

Ajoutons encore à cette liste de saints — que l'on représente vraiment trop volontiers comme ayant besoin d'argent, d'effets, de beurre ou d'animaux — ajoutons quelques-unes des fontaines miraculeuses, par quoi se perpétuent là-bas une fois de plus le culte druidique en sa poésie et le fétichisme en sa grossière naïveté. La fontaine de Saint Gonéry, en Plougrescouant, propice à la guérison des maux de tête et aux exorcismes, les trois fontaines de Saint-Jean-du-Doigt, où l'on guérit de tout un peu, comme à celle de Notre-Dame-de-Roscudon, à Pont-Croix, si jolie en un creux de vallon plein d'ombre et de fleurs, avec son allée minuscule de cloître qui, toute illuminée le 15 août, au soir du pardon, semble quelque fontaine de fête et de riens comme on en trouve au Japon.

Puis, en Plouray, saint Yva, dont l'eau fait lever les crêpes; en Tréguier, au canton de Plestin, dans la vallée du Guindy, la fontaine de Minuit, *feunteun an anter-noz*, à laquelle le service militaire de trois ans a porté un coup funeste, les conscrits désireux d'amener le « bon numéro » venant implorer saint Efflam avec la belle ferveur des femmes qui, à Saint Laurent du Pouldour, se font doucher à la fontaine sacrée pour se rendre invulnérables aux maladies mauvaises.

Et ce sont encore, un peu partout, ces fontaines où les jeunes filles jettent des épingles qui, surnageant, leur sont indice assuré d'un bon mariage. Il y a même, comme au Soudan les griots, des saints qui accordent la pluie, tel saint Noé en Plouray, du Morbihan, duquel il ne faut que plonger la statue dans la fontaine jusqu'à ce qu'il veuille bien les exaucer, m'affirmait le sceptique pharmacien morbihanais qui me racontait comme quoi beaucoup croient renouveler leurs forces en se versant dans le cou et les manches un peu d'eau de ces fontaines miraculeuses que presque toutes les chapelles rurales possèdent dans leurs environs et dont, au besoin, les « recteurs » changent les mérites curatifs selon les intérêts... mettons, de la paroisse.



Locronan: La grande Troménie (Pardon sexennal de saint Renan): dévotions à la Pierre Féconde

IV

Qu'il me soit permis de faire remarquer, dès maintenant, avec M. Marillier qu'il ne semble pas, au reste, que le clergé soit entré ouvertement en lutte avec les cérémonies traditionnelles; il y prête même parfois son concours... Il semble bien que ce ne soit point seulement de la part du clergé local le désir de ne point favoriser les sentiments des fidèles, les prêtres paraissent en réalité partager les sentiments du troupeau qu'ils enseignent (1), et, en fin de compte, y trouvant un

(1) Introduction pour la « Légende de la mort en Basse-Bretagne », par A. Le Braz.

intérêt matériel immédiat, aident à maintenir vivaces ces vieilles croyances fétichistes desquelles saint Grégoire-le-Grand conseillait prudemment aux missionnaires de « ne point retrancher tout à la fois ».

Par la précédente litanie de Saints guérisseurs, on comprend quelle influence extraordinaire l'Eglise exerce sur l'âme embryonnaire du bas-breton. Non pas, certes, qu'elle admette sans réserve et prêche ouvertement les pèlerinages aux pratiques bizarres, mais il lui suffit de laisser faire pour en recueillir un bénéfice bien plus temporel que spirituel et c'est ainsi que se perpétue le pouvoir extraordinaire du clergé en Bretagne.

D'ailleurs, ce n'est point d'aujourd'hui que les prêtres bretons ont la passion de dominer en tout et pour tout leurs ouailles; en effet, l'émigration des chrétiens d'Hybernie ou d'Angleterre du ^v^e au ^{vi}^e siècle, s'accomplit par bandes conduites bien plus souvent par des ecclésiastiques que par des militaires. Mais, venus d'abord craintifs, fuyant la terrible invasion saxonne ou la peste jaune, ces religieux, qui traînaient après eux des clans entiers avec leurs guerriers et leurs serviteurs — comme le prouve M. Arthur de la Borderie (*Du rôle historique des saints de Bretagne dans l'établissement de la nation bretonne armoricaine*) —, ces religieux eurent tôt fait d'imposer aux païens d'Armorique le christianisme et la crainte.

Il convient sans doute de reconnaître que, depuis lors jusqu'au ^{ix}^e siècle, époque à laquelle le clergé séculier entra en fonctions, le pays fut redevable de quelques bienfaits à cette autorité monacale absolument incontestée. Aussi bien l'observance, au moins extérieure, des trois grandes règles du monachisme « chasteté, pauvreté, obéissance », maintenait en esprit chrétien ces moines qui, selon le précepte de Saint-Paul (bien oublié par le clergé actuel) « travaillaient durement ». Alors, saint Malo plantait la vigne, saint Telian des « forêts » de pommiers et saint Gwénolé inventait le cidre auquel cependant les bretons des bandes de Waroch faisaient l'injure de préférer le « vin de raisin ». Mais il faudra bien avouer aussi, avec le bénédictin dom Hyacinthe Morice (*Mémoires de Bretagne*), que le clergé était déjà tombé dans une profonde ignorance lorsque les monastères furent érigés en évêchés. La simonie était publique, et les ordinations ne se faisaient point sans argent ou sans présents... Des prêtres (en plein ^{xi}^e siècle) pour conserver leur héritage paternel, « se mariaient publiquement »; les évêques pressuraient le clergé et les monastères de leurs obédiences; ceux-ci, (de l'abbaye de Landevennec entr'autres) taxaient lourdement leurs vassaux et les paroisses, enfin, levaient d'extraordinaires dîmes aussi bien sur les paysans que sur les citadins.

Le breton a le très légitime renom d'être têtue et de ne pas abandonner facilement ses vieilles coutumes; le clergé breton, comme pour se distinguer malencontreusement de notre très digne clergé de France, le clergé breton est plus encore têtue et n'est pas prêt à

abandonner de sitôt ses traditions médiévales de lésines et d'exactions desquelles dom Hyacinthe Morice, le moine bénédictin, dressait, en 1844, le joyal bilan.

En vérité, sauf de tout à fait rares et nobles exceptions, malgré la haute sagesse de prélats comme feu Mgr Lamarque ou feu Mgr Valleau, c'est avec douleur que nous voyons l'admirable mission sacerdotale n'être plus, en Cornouaille, que le pavillon sous lequel le clergé espère dérober son ignorance, sa paresse et ses autres défaillances.

Et d'abord, comment se recrute le clergé breton? Comme « il n'est pas de plus grand honneur pour les familles bretonnes que d'avoir un fils au presbytère (1) » le clergé se recrute chez les modestes bourgeois, chez les humbles cultivateurs, les petits hôteliers, chez les boutiquiers, patrons de pêche ou cabaretiers, chez tous ceux enfin dont la bourse maigre et la grosse ambition rêvent de participer à leur tour, par leurs fils devenus prêtres, à la considération et surtout à la domination, — sacerdotale.

Quelle instruction et quelle éducation donne-t-on à ces pauvrets, à ces *cloarech* que l'on arrache brutalement au foyer familial, aux landes parfumées, pour les faire macérer dans les petits séminaires avant de les jeter à ces « monades closes, sans portes ni fenêtres » d'où ils sortiront prêtres?

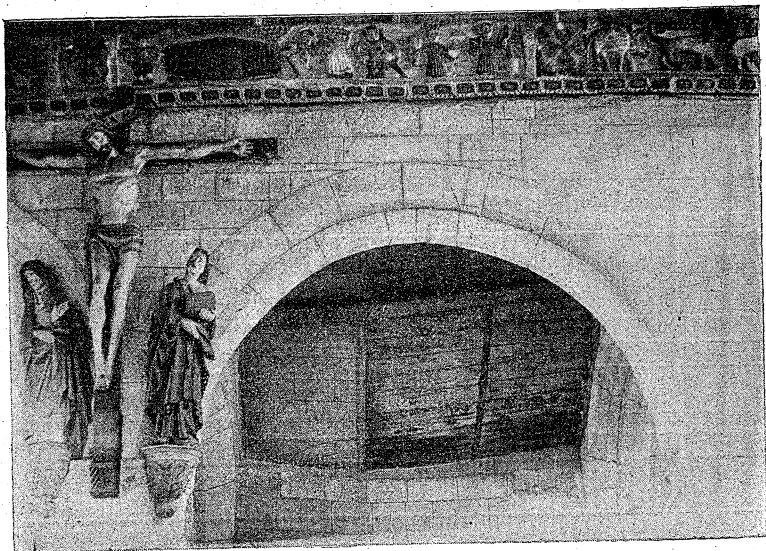
Pour l'éducation, je ne veux citer que le Petit Séminaire de Pont-Croix. Là, nulle contrainte pour habituer l'enfant à des soins d'hygiène et de propreté; dans les dortoirs, où les lits en double file accotés sont distants de 50 à 60 centimètres les uns des autres, un lavabo, ne contenant pas cent litres, offre 7 ou 8 minces robinets aux ablutions de soixante élèves! C'est une nourriture grossière qui empâte et alourdit plus qu'elle ne fortifie et engraisse les pauvres petits séminaristes dont quelques-uns persistent — je vis le fait à table d'hôte d'un hôtel, la veille de la rentrée des classes — à ignorer l'usage de la fourchette. La tenue? au choix des élèves, et la propreté étant l'un des moindres soucis du vrai breton, je laisse à penser ce qu'elle doit être! Mais je ne puis me rappeler sans un serrement de cœur les promenades de ces écoliers où s'affirment dans un débraillé sordide tous les costumes de la Bretagne et tous ceux de nos petits gamins des faubourgs: manches de chemises et *glazik* (veste de drap bleu brodé) tricots, vestons et *douik* (veste noire aux galons de velours), gilets et blouses, bérets et chapeaux de paille, casquettes et feutres bretons, souliers, espadrilles et galoches, tout cela grouillant, arrogant, en débandade, criant et... sentant mauvais, me donnait une triste impression que je n'ai rencontrée nulle part, ni en Chine, ni en Australie, ni en Afrique.

Quant à l'instruction donnée par le clergé de Cornouaille, c'est plus extraordinaire encore. Parcourez les campagnes, interrogez garçons et fillettes élèves des frères ou des « bonnes sœurs », vous n'en trouverez pas un sur dix qui comprenne et réponde en français. Et je me

(1) *Les populations bretonnes*, Yves Kano.

souviens qu'un des instituteurs de l'école communale de Pont-Croix se plaignant amèrement de la déloyale concurrence pédagogique du clergé armoricain, me citait deux enfants qui, venant de passer trois ans au petit collège des frères à Mahalon, ignoraient absolument le français.

Enfin, ce qui devrait indigner les catholiques, c'est que l'examen d'admission au grand séminaire n'est qu'une simple formalité si peu redoutable que les impétrants se font remarquer par leur peu d'ap-



Église de Guengat : Frise du chœur.

plication à l'étude. Quelqu'un de bien renseigné, M. Francès, répétiteur au lycée de Morlaix et ancien séminariste, me citait un jour, en garantissant l'absolue authenticité, cette réponse topique d'un paresseux élève de seconde morigéné par son professeur :

— Mais, monsieur, puisque je vais au séminaire, je n'ai pas besoin de travailler les sciences !

Et que penser de ces chiffres — cités dans un article du *Finistère*, le 18 février 1899 — donnés par un professeur, fort distingué d'ailleurs, du grand séminaire : sur 200 compositions françaises, 80 étaient émaillées de fautes d'orthographe, 50, soit le quart, en étaient littéralement farcies et toutes enfin étaient nulles quant au style.

Comment s'étonner dès lors, si tel prêtre, grossoyant quelque vague opuscule descriptif, écrit pareille phrase qui, certain été, me fut lue orgueilleusement par son auteur : « ensuite, après un pont qui se mire dans l'eau du....., voilà l'aride et verdoyante colline

de....., etc. » ? Comment s'étonner si le curé de Crozon a fait transporter un jour, moitié à la nouvelle église, moitié au jardin du presbytère le superbe retable qui, dans l'ancienne église Saint-Pierre, faisait revivre le martyr de la légion Thébaine ? Comment s'étonner si le curé de Guengat ensevelit sous des amas de tréteaux et de chaises, dans une encoignure de porte, un admirable tombeau du xv^e siècle, taillé en pleine pierre de Kersanton et représentant un comte de Lanascot allongé à côté de l'épouse fidèle sous la protection d'un ange et la garde du lion symbolique ? Comment s'étonner que le curé de Noch-Gwen, dans la commune de Lénon, osa vendre pour deux ou trois pièces blanches à l'ancien juge de paix de Pont-Croix, ex-capitaine algérien très friand de bois sculptés, deux splendides panneaux du xiii^e siècle, fouillés en adorable fantaisie et en superbe réalisme sacré ! Alors, le laïque, instruit par ce clergé, se pique d'émulation ; c'est le maire de Lesneven qui, ayant interdit en 1898 de jouer la *Marseillaise* fait, en 1899, *fourbir* la statue du général Le Flô ! C'est, ainsi que le propriétaire du beau château féodal du Guilvinec, le marquis Bizien du Lézard qui, possesseur du curieux château de Lézurec en Primelin, le laisse tomber en ruines après l'avoir loué, chapelle comprise et transformée en grange, à des fermiers tout heureux et bien étonnés de la curiosité des touristes pour l'antique demeure. C'est le conseil de fabrique de Kergoat qui, ayant laissé se détériorer les très remarquables verrières (xvi^e siècle) de la chapelle vénérée, en aurait vendu 1500 francs les restes très appréciables, si les Beaux-Arts n'étaient intervenus. Aussi, est-ce avec une joie profonde que je veux signaler en passant quelques rares exceptions à ce vandalisme abominable : le chapitre de la belle cathédrale de Saint-Corentin de Quimper, et le très docte abbé, aumônier et architecte diocésain ; le curé de l'église de Pleyben, ce joyau de la Renaissance ; le comte de Chalus qui fait resurgir de fouilles savantes toute la romane et gothique beauté de la vieille abbaye de Landévennec, et surtout (bien que, malheureusement, il laisse périr d'admirables morceaux de verrières), le digne curé de Notre-Dame de Roscodon, de Pont-Croix, qui entretient avec une belle dévotion instinctive d'art cette collégiale du xiv^e siècle, l'une des plus admirables de France et dont les murs, les voûtes et les piliers étaient jadis, sur l'ordre de l'ancien curé, naïf, régulièrement passés au lugubre et destructeur lait de chaux !

Enfin, pour en revenir à l'éducation du clergé, on est bien obligé d'admettre qu'au fond, pour le *cloarech* l'« appel de Dieu » n'est que la simple invite d'une nécessité matérielle, et le sacerdoce n'est pour lui qu'une forme plus alléchante de « ce rond-de-cuirisme » dont nos cervelles françaises sont si malheureusement hantées. On comprend, dès lors, que si, délibérément, leurs professeurs, la plupart non pourvus de diplômes — tandis que l'Etat en exige du moindre instituteur — cultivent si peu leur intelligence, c'est qu'il y a pour ce curieux parti rétrograde une garantie de plus à posséder un clergé

soumis, « coulé dans un moule uniforme », comme dans ses *Souvenirs* le regrettait l'abbé Naudet, bien en conformité de pensée et d'idéal restreint avec le peuple qu'il s'agira non plus de guider mais de maintenir dans le plus détestable fétichisme et dans un respect aussi passivement obéissant que propice aux quêtes fructueuses.



Foire de la Trinité en Plozévet : La saint Herbot (Quête de beurre, de génisses et de veaux).

V

Nous touchons, ici, au vif de cette étude. Dans la *Revue des Revues* a paru, en octobre 1899, un plaidoyer remarquable et très remarqué en faveur des prolétaires du clergé français; en Bretagne, cette catégorie n'existe pas, ou, s'il en est quelques-uns, ce ne sont jamais que de braves et malheureux fous, espèces de révoltés, de Don Quichottes en soutane, comme cet abbé Camper qui, candidat à la députation en 1897, parcourait la région de Ploërmel appelant ses confrères « lous de sacristies », « punaises d'églises » et les fétichistes dévôts « grenouilles de bénitier », faciles injures que suffisait à couvrir le sifflet à vapeur d'une machine à battre dont avaient soin de le faire accompagner partout ses impitoyables adversaires, les électeurs du duc de Rohan.

Dom Hyacinthe Morice énumérait douloureusement — pour les combattre avec une belle foi d'apôtre — les vices, la simonie, la rapacité du clergé breton lequel *tirait de l'argent des mariages, les*

baptêmes, des relèvements de couches, des confessions de Pâques et de l'Avent, de la visite des malades, des enterrements, des serments sur la Sainte-Croix, des Confréries, des adultères, des sacrilèges, de certaines impositions par tête, des chandelles de la Purification et d'autres choses semblables. La plupart des pénitences imposées punissant plus la bourse que le pêcheur. Je ne veux apporter ici qu'une sèche énumération, consultant au hasard des pages mes carnets de notes ou les lettres de mes correspondants, laissant au lecteur le soin de tirer une conclusion de chacun de ces faits.

*
**

Pour la publication des bans de mariage dans les paroisses rurales, on paie en moyenne 3 francs par ban et 6 francs pour obtenir d'être publié en une seule fois.

A Plougastel-Daoulas, où la vieille coutume s'est conservée de célébrer les noces le lundi de Pâques, on ne dit qu'une seule messe de mariage mais chaque couple paie 6 francs, prix habituel de la cérémonie particulière.

Pour les enterrements, le clergé fait payer le plus possible, comme partout. Mais il y a parfois des récalcitrants. Exemple : il y a quelque temps, au village de Mahalon, près Pont-Croix, un tailleur perd sa femme et va demander au curé un enterrement convenable. Huit jours après le tailleur s'enquiert de ce qu'il doit, stupeur : cinquante francs, a répondu l'abbé ! Craignant un scandale et respectueux de *autrou person* (monsieur le curé), le tailleur s'exécute. Mais, un mois plus tard, le prêtre appelle le tailleur et lui commande un ouvrage pressé, notre homme se met aussitôt à la besogne et toute la journée, à l'ahurissement du recteur et de la servante, chante et siffle à perdre haleine. Le soir venu, l'ouvrage est terminé, le curé satisfait demande ce qu'il doit.

— Cinquante francs, fait l'autre doucement.

— Hein?... Vous plaisantez ?

— Mon Dieu ! monsieur le curé, pour avoir chanté pendant une heure à l'enterrement de ma pauvre femme, vous m'avez demandé cinquante francs. Moi, j'ai travaillé toute la journée et je n'ai pas arrêté de chanter ; alors ça vaut bien cinquante francs et vous ne voudriez pas aller au juge de paix pour ça !...

Le prêtre comprit et paya.

*
**

Le clergé breton ne répugne pas à la profession d'hôtelier.

A Saint Quay-Portrieux existe, depuis 28 ans, tenu par des religieuses, un hôtel fréquenté pendant la saison par plus de 500 personnes. Les sœurs y sont servantes, cuisinières, bouchères, laveuses,

repasseuses et même... cordonnières. La seule règle imposée aux célibataires et aux ménages vrais ou faux qui villégiaturent là, est de ne pas faire de tapage et de rentrer avant dix heures du soir. Cette communauté acquit, en 1898, un vieux cimetière sur lequel s'élève aujourd'hui une construction dont la valeur dépasse cent mille francs.

A Val-André en Pléneuf, près de Saint-Brieuc, hôtel tenu par des sœurs, fréquenté par 300 ou 350 baigneurs.

A Saint-Gildas du Rhuys, proche Sarzeau, superbe couvent-hôtellerie.

A Plesten-les-Grèves, à côté de Lannion, des sœurs tiennent un pensionnat, mais, dès la bonne saison venue, les élèves sont licenciées et le pensionnat devient un hôtel pour dames seules.

A Trégastel, éloigné de 3 ou 4 kilomètres de Perros-Guirec, encore une hôtellerie de religieuses, mais celles-ci du moins ont acquitté sans protester les fameux droits d'accroissement.

*
**

Les poètes gallois du v^e siècle disaient (cf. La Villemarqué : *Chants populaires de Bretagne*) que les moines étaient « fourbes, gloutons et méchants ».

Le *Finistère*, du 18 février 1899, citait ce cas qui, m'a-t-on affirmé, venait de se passer dans une assez importante paroisse de Pont-Croix : un cultivateur, ivrogne émérite, injurie en pleine église le curé et les vicaires. Poursuites fort légitimes et condamnation méritée du pochard. Puis, récidive. Cette fois, le bonhomme dégrisé n'attend pas les poursuites : il va trouver le curé, s'excuse, offre de faire montre en public de son repentir ; le curé accepte enfin cette solution mais, *hic jacet lepus*, exige que dix francs lui soient remis... pour le « patron de la paroisse. »

Extrait d'une lettre d'un de mes correspondants : « un marin marié, auquel le curé en voulait pour une question d'argent, vient en permission à Beuzec, s'enivre et, à l'église, pendant les vêpres, prononce quelques paroles à haute voix. Le curé avise l'autorité maritime (amiral Barréra) qui fait infliger au délinquant plusieurs jours de fers ».

Un jeune séminariste, travailleur et plein de principes, obtenait, il y a quelques années, la licence ès-lettres ; mais ne pouvant supporter le joug sous lequel d'ingénieux supérieurs plient le clergé breton, abandonne noblement la carrière facile, ouverte devant lui, et quitte le séminaire. La Faculté des Lettres de Rennes demande pour le jeune indépendant une bourse d'agrégation. Le clergé s'émeut et... le Ministre de l'Instruction publique refuse la bourse. Tel est le cas d'un homme qui est aujourd'hui répétiteur en un petit lycée et voit sa carrière retardée, sinon brisée.

Plus que partout ailleurs, le clergé breton, se plaint d'être pauvre, très pauvre. André Theuriet décrivait, dans le *Journal* du 26 août 1897, le vieux manoir de Kervanac'hant (ou Kervénargan) en Poullan où, jadis, sous une charmillle montrée avec orgueil aux visiteurs, il écrivit « Les ceillels de Kerlas » et « Le Portrait ». Je ne veux que compléter ses renseignements et mettre au point certaines erreurs, toutes indications m'ayant été fournies au lieu même et en commentaire de l'article du *Journal*.

Le château, qui date du xv^e siècle — sis au milieu d'un superbe bois de hêtres où, sous la Terreur, se réfugièrent un moment les Girondins — encore charmant avec son double porche sculpté, mais déjà bien délabré à l'intérieur où achève de tomber en ruine l'un des deux corps de logis, appartenait jadis aux Jouvencel, dont une descendante épousait vers 1850 un M. M..., de qui elle eut une fille, Emma, la dernière propriétaire du manoir. Celle-ci il y a une vingtaine d'années, son père étant mort, fut fiancée à un riche propriétaire de Pont-Croix, M. D... ; à la même époque, vivait au château un valet de ferme, Vigouroux dit Lowic ou Guillaume, homme sournois et brutal, qui eut, dit-on, maille à partir avec la justice, pour certain crime commis à Pont-Croix et dont on ne trouva jamais l'auteur, de hautes influences ayant mis à couvert le dit Vigouroux. Or, on ne sait ou on ne veut trop dire pourquoi, le curé d'une petite et riche paroisse voisine fit rompre le mariage projeté avec M. D... et décidait le mariage entre M^{lle} Emma M... et le rustaud. M^{me} M... mère, mourait bientôt ; bientôt aussi, ayant trop vite et trop bien vécu, le nouveau propriétaire M. Vigouroux trépassait d'apoplexie. Alors, ce fut au manoir une invasion plus grande de prêtres, si bien qu'un beau jour, moyennant une infime — oh ! si infime ! — rente viagère, M^{me} veuve Vigouroux se décidait à aller vivre dans une maison de retraite à Lourdes, abandonnant au Petit Séminaire de Pont-Croix son castel meublé, ses bois, ses prairies et ses champs dont les revenus constituent déjà une assez jolie fortune. André Theuriet dit que de « bons religieux » y ont installé un orphelinat : la vérité est que, seul, y demeure un gérant-fermier et que le produit des récoltes et des coupes grossit les revenus procurés au Petit Séminaire de Pont-Croix par d'autres superbes propriétés, à Beuzec, par exemple, Kervargant, etc.

*
**

L'avocat général Bonnet prononçait à la Cour d'Appel de Paris, lors de la rentrée des tribunaux, en 1899, un discours sur « les mendiants et les lois tendant à réprimer la mendicité » ; que n'a-t-il documenté son discours en Cornouaille où sévit la mendicité laïque, en haillons, et cléricale, en soutane ? J'ouvre mon carnet.

29 Mai. — *Plouzévet* (arrondissement de Quimper) ; hier, a eu lieu

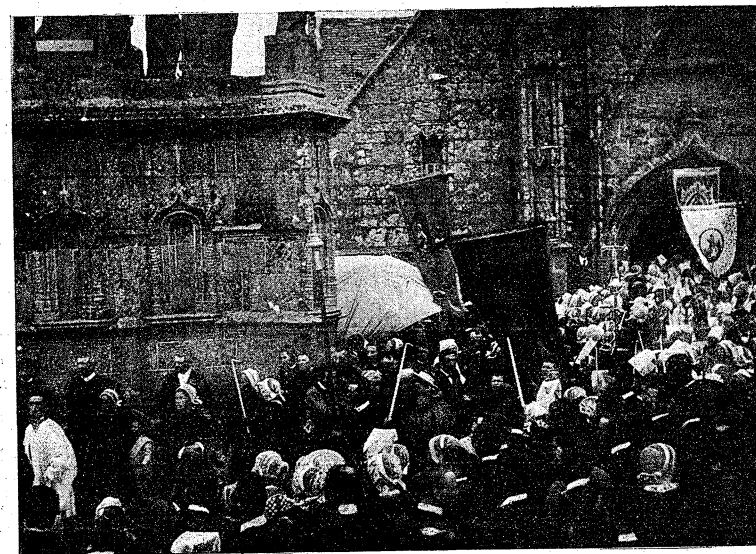
le pardon de la Trinité; aujourd'hui, sur le vaste quadrilatère, véritable camp romain, qui se détache en avant du hameau de la Trinité, c'est la foire. Splendide débauche de couleurs et de soleil; parmi les deux boulevards formés latéralement et à angle droit par des tentes de feuillage et de toile, se heurtent en le plus pittoresque fouillis tous les costumes du cap Sizun. De la poussière, d'âpres odeurs humaines, des fumées de cuisine en plein vent; puis, de véritables troupes dont la vente en détail suscite d'assourdissantes clameurs.



Cap Sizun : Château de Lesurec en Primelin (abandonné aux pourceaux).

Des files et des files de charettes et de chars à bancs, quelques bicyclettes même. Au centre du foirail, traçant un cercle au milieu de la cohue, hennit, et galope, et se cabre, un superbe étalon alezan-brûlé qu'un pont-l'abbiste tient de très court en main. Plus loin, près d'un talus couronné comme de créneaux vivants par des paysans, des enfants, des citadins et des gendarmes, spectateurs attentifs, c'est la danse qui se déroule, éblouissante de coloris, dans un rectangle formé par une quadruple rangée de curieux. Alors c'est bien comme l'a décrit Flaubert, « *Par les champs et par les grèves* » : « au son criard des instruments, courent au petit trot, en se suivant à la queue-du-loup, deux longues files d'hommes et de femmes qui serpentent et s'entrecroisent. Les files reviennent sur elles-mêmes, tournent, se coupent et se renouent à des intervalles inégaux. Les pas lourds battent le sol sans souci de la mesure, tandis que les notes

aigües de la musique se précipitent l'une sur l'autre dans une monotonie glapissante. Ceux qui ne veulent plus danser s'en vont, sans que la danse en soit troublée, et ils rentrent ensuite quand ils ont repris haleine » c'est-à-dire quand hommes et femmes ont bu de pleins bols de bière et surtout d'eau-de-vie.



Confors : Pardon des enfants (La Procession).

Trois heures viennent de sonner; des groupes nombreux se portent vers la délicieuse et antique église dont le clocher émerge au travers d'un haut bouquet d'arbres. Le curé de Plozévet va procéder à la vente aux enchères du beurre, des œufs, des volailles et, me dit-on, de quelques génisses, tous dons apportés en fétichiste volition à Saint Herbot de la Trinité, ou Saint Erbot, car les recteurs bretons aiment à varier l'orthographe de leurs saints. Pour nous être attardés auprès de groupes intéressants, de cantines étranges, nous arrivons à l'église alors que les enchères, faites au pied du calvaire, finissent. Mais, du moins dès l'entrée au lieu saint, avons-nous l'intense surprise de voir, adossé à un pilier de la nef — au centre, et à gauche — un autel improvisé, surmonté de la vieille effigie, en bois naïvement fouillé et peint, de saint Erbot que flanquent deux antiques et fort jolies lanternes, par quoi un tronc de respectables dimensions est rendu plus visible; sur l'autel des molettes et des molettes de beurre, 400 livres me dit-on. Va-et-vient de sabots, des gens entrent et sortent qui enlèvent tout ce beurre sous la surveillance du curé, un fort digne homme, me renseigne-t-on, très navré au fond de ces habitudes

mercantiles auxquelles il doit se plier pour ne pas exaspérer ses vicaires et ses confrères.

On n'ose croire à pareille transformation du christianisme; malgré soi, c'est en cruelle ironie que reviennent à la mémoire les paroles du Christ chassant les marchands du Temple : « Ma maison sera appelée la maison de la prière : et vous autres en avez fait une caverne de voleurs. » (Evangile selon Saint Mathieu, c. XXI, § 13).

La doctrine évangélique enseigne qu'

Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture.

Sceptique, le clergé breton n'y compte pas et, par les quêtes paroissiales, prouve irréfutablement que le fétichisme, à l'encontre de la Foi, suppute l'ordinaire et le casuel, établit un Avoir que le Doit ne balance jamais.

Dans la plupart des communes de Cornouaille, les curés ou les vicaires procèdent eux-mêmes à cet impôt extraordinaire et vont de porte en porte, suivis de porteurs de sacs ou de paniers en lesquels s'empilent soit le beurre et les œufs, soit des grains, du blé, de la volaille, du lard, des pommes de terre et même des crins de cheval ou des queues de vache, faciles à vendre aux bourreliers. Dans certains cantons, c'est aux plus riches fermières qu'est accordé le soin d'aller quêmander la dîme paysanne. C'est ainsi qu'au mois de Juin, époque à laquelle a lieu la grande quête pour le séminaire de Quimper le beurre manque sur les marchés de Quéménéven, Cast, Locronan, Plonévez, Landevarzic, Briec, Langolin, Landudal, Caurey, Plogonnec, etc., où la quête *spéciale* se chiffre pour ces dernières paroisses à 2.400 kilogs en moyenne.

A Lanilis, le Jeudi-Saint, on voit des ribambelles d'enfants de 2 à 12 ans, aller au presbytère offrir au curé des paniers pleins d'œufs, et à défaut d'œufs, de chocolat ou autre denrée « maigre ».

A Plougouven, très riche commune de Gourin, sur la ligne de Carhaix, deux quêtes étonnamment productives et vendues *au pied du Calvaire* (toujours!) la première, en Mai, pour le beurre, la seconde, pour le blé, immédiatement après la moisson.

A Quimerc'h, en 1898, me certifiait un voiturier de Châteaulin qui eût à travailler pour la cure, le presbytère envoya 5.000 livres de blé à la minoterie.

Au Kergoat, les fidèles, hommes ou femmes, désignés pour porter bannières, reliques, dais ou statues à la procession du Pardon, n'omettent jamais d'offrir quelques cadeaux à la cure en remerciement de cette distinction fort recherchée.

A Lopérec, en Daoulas, les paysans payent de 10 à 15 francs l'honneur de porter, au jour du Pardon, la croix processionnelle.

Puis, ce sont les cierges tenus aux processions qui constituent pour le clergé une source de revenus considérables. Vendus une première fois au prix ordinaire, ils sont déposés à la sacristie après la cérémonie et revendus à la cérémonie suivante, à Confors-en-Meillars par

exemple, de telle sorte qu'un cierge de 4 francs environ en rapporte 20 ou 25 à la cure.

Les cierges n'y suffisant pas, on y ajoute ces cordons de cire, vulgairement appelés « rats-de-cave ». « Enterrez mes neuf fils et je vous promets un cordon de cire qui fera trois fois le tour de votre église, et trois fois le tour de votre asile » dit aux moines, en la ballade de la Peste d'Elliant, une mère éplorée dont les fils viennent de succomber victimes de la peste qui, au vi^e siècle, désola la Cornouaille.

Aujourd'hui, c'est en vœu de guérison que cette cire entoure l'église, ainsi que je l'ai vu à Confors, à Notre-Dame de Bon-Secours en Plogoff, à Ouessant, à Locronan, à Cast, à Penhors, etc.

Le dernier dimanche d'août et le samedi précédent, à Sainte Anne-la-Palud, au fond de cette adorable baie de Douarnenez, dont la beauté égale en somptuosité de coloris et de lignes, en morbidesse aussi, le golfe de Naples, la procession annuelle — véritable enchantement des artistes — rapporte environ 15.000 francs de cire, de queues de vache et de crins de cheval dont

un tiers, m'affirmait une personnalité administrative bien placée pour en connaître, serait exclusivement réservé au curé de Plonévez-Porzay de qui dépend l'ancienne chapelle où les gens du pays se plaisent à voir la dernière demeure de la Mère de la Vierge.

Le curé de Plonévez-du-Faou possède lui aussi un beau revenu avec le pardon de Saint-Herbot attirant des milliers de paysans vers la superbe chapelle qui, en plein monts d'Arrée, met une haute note d'art. Le pardon dure trois jours pendant lesquels les bœufs se reposent. Les fidèles offrent des crins de vache ou de cheval et du beurre et « ces bizarres offrandes sont si nombreuses, avoue M. Dubouchet (*Zig-zags en Bretagne*), que leur vente au profit de l'église atteint parfois le chiffre élevé de 4.000 francs ».

A Karnac, où — m'a-t-on conté à Châteaulin — arriva une amu-



Pont Croix : Une quêteuse pour la paroisse (Fête-Dieu).

sante aventure, en 1896 ou 97, à l'un de nos confrères, M. J. Cornély, le leader du « Figaro » : Saint Cornély étant là-bas le patron des bêtes à cornes et, par extension, des maris malheureux, lorsque notre confrère dit son nom à l'hôtelier de Karnac, celui-ci croyant à une mauvaise plaisanterie se fâcha et pour un peu M. Cornély n'avait pas de gîte ! A Karnac, Saint Cornély est invoqué contre les maladies des troupeaux ; aussi, comme jadis aux dieux, lui offre-t-on un *grand nombre* d'animaux..., que le curé vend ensuite aux enchères. Vers 1868, un receveur de l'enregistrement dressa procès-verbal constatant l'illégalité de la vente faite en dehors des conditions prescrites par la loi ; poussée par le clergé, l'administration voulut étouffer l'affaire, mais le receveur tint bon. Conclusion : une autre illégalité fut commise, l'enregistrement ayant alors adressé une circulaire autorisant ces ventes par les mairies, condition dont le clergé, d'ailleurs, ne se soucia pas davantage.

A Saint-Corentin en Ploëven les paysans offrent des poulets et des crins qui, vendus au pied de la croix, rapportent de 500 à 1.000 francs au curé.

*
**

Que fait le clergé de tant de beurre, de tant de volailles, blé, crins, bourre, cierges, cire, etc. ? Il garde le nécessaire pour les besoins de la cure et vend le surplus soit aux enchères *publiques* soit directement, et au cours des mercuriales, aux marchands en gros.

J'ai connu, cet été, le représentant d'une des plus grosses maisons de denrées de Saint-Brieuc qui parcourait — à bicyclette — la Cornouaille achetant des monceaux de beurre et des montagnes d'œufs. M'ayant cité des chiffres avec preuves à l'appui, cette personne m'avoua faire ses meilleurs marchés avec les cures, celles de l'arrondissement de Châteaulin et des environs de Quimper principalement, « cures très recherchées pour leurs avantages pécuniaires et les gros bénéfices qu'on peut y réaliser » m'écrivait également un fonctionnaire au sujet de

Ces marchands accroupis sur les pieds du Calvaire,
Qui vont tirant au sort et lambeau par lambeau,
Se partagent, Seigneur, ta robe et ton manteau ;
Charlatans du Saint-Lieu, qui vendent, ô merveille,
Ton cœur en amulette et ton sang en bouteille !

(LOUIS BOULHET. *Les Jésuites*, satire, 1844)

VI

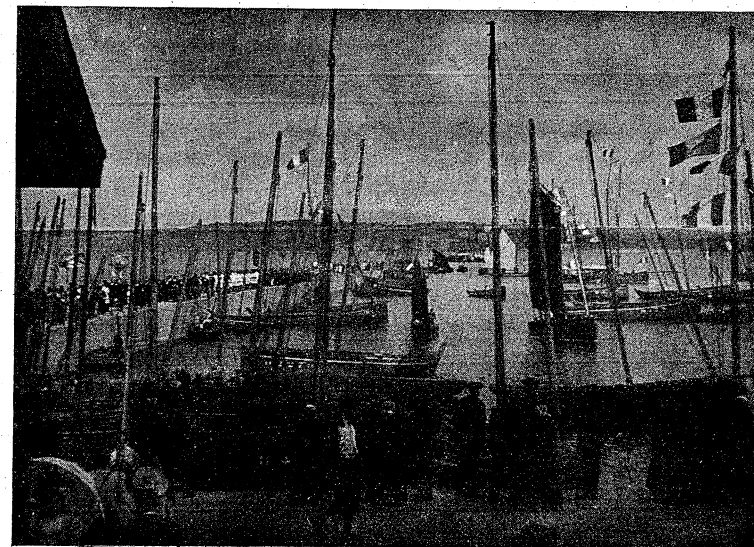
Il est donc inutile de donner ici la physionomie générale ou particulière des pardons de la Cornouaille, ces pardons qu'Anatole Le Braz a décrits en poète du passé. Chacun, en simples déductions logiques,

voit ce qu'ils sont : aujourd'hui, tout s'y mêle — comme disait Brizeux —

Vêtements campagnards et vêtements bourgeois ;

*Et puis tous sont à boire et boivent à plein verre,
Vrais Bretons, hors ceux-là qu'une autre soif altère,
Couples qui vont chercher, en devisant entre eux,
Au tomber de la nuit, l'ombre des chemins creux.*

(*Les Bretons*).



Douarnenez : Bénédiction de la mer

Le fétichisme ancestral conduit la douloureuse plèbe vers les arbres, les fontaines ou les pierres au miraculeux renom ; il la mène à Locronan où la Pierre-Féconde, — antique et légendaire barque et jument de pierre de Saint Ronan — attire au jour du Pardon (appelé là, *Troménie*, ou « tour de la montagne ») un énorme concours de fidèles dont la bourse n'est jamais fermée aux mendiants, aux quêteurs et aux *prêtres en surplus* qui, pour leurs paroisses, sollicitent la charité en agitant des sonnettes auprès de vétustes statues placées de loin en loin au flanc du mont, sous de petites huttes de branchage ou des façons de guinguettes en toile. Et, les épaules ployées en avant, la tête nue et comme lancée pour un coup de boutoir au Destin, lèvres pendantes, yeux clignotants, les bras croisés ou ballants, le chapelet aux doigts, trotinant lourdement mais — chose inouïe en Bretagne — très vite, les pèlerins filent, filent, suant, soufflant, silencieux parfois et parfois riant ; ils vont, accomplissant « la

Troménie » dont le trajet complet est de 11 kilomètres; ils vont, lâchés par les champs de blé, par les parcelles d'avoine, par les carrés de choux, en mémoire du « fantaisiste » Ronan; ils grimpent, ils dévalent, ils tournent trois fois autour de cette Pierre-Féconde qui guérit et la stérilité et les maux de l'amour, et trois fois aussi autour du Tombeau, Tombeau guérisseur, de Saint Ronan, dans le Pénity, chapelle, ou mieux église jumelle, de cette étonnante cathédrale perdue dans les landes qu'est l'église de Locronan.

Fétichistes toujours et partout ces pardons, que ce soit à Locronan, à Sainte-Anne de Fouesnant où, précédé et suivi de quêteurs, un prêtre fait baiser la relique de Sainte-Anne, grand'mère de Jésus; que ce soit à l'île de Sein, cette île où — parmi la désolation apparue sublime — une « pierre branlante » met une étrange silhouette de Sphinx, à l'île de Sein dont la chapelle de Saint Corentin, à l'extrémité occidentale, contient une statue amusante de Saint Corentin, de qui les marins tournaient la crosse vers l'aire de vent qu'ils souhaitent et (tels les Bouriates en Mongolie et au Thibet font pour les dieux et génies qui ne les exaucent pas) fouettaient le malheureux saint, le boutaient hors de la chapelle et le couvraient de goëmons quand le vent désiré ne soufflait pas; puis, celui-ci enfin venu, rétablissaient le saint en ses honneurs et offrandes.

Que ce soit là ou à Notre-Dame-de-Bon-Secours à Guingour, dont le pardon finit en orgie, hommes et femmes pêle-mêle devant, pour gagner cinq cents jours d'indulgence, passer la nuit sur la terre nue; que ce soit à la bénédiction de la mer à Douarnenez, si décorative, ou à celle d'Audierne, si émouvante en le théâtral de son geste, partout l'ivrognerie, cette atroce ivrognerie par quoi meurt la Bretagne et que le prêtre tolère. A ces pardons enfin, les jeux antiques sont remplacés par des tourniquets, des loteries, des tirs, des massacres, des balançoires, des chevaux de bois, des tables de bonneteau même, et les jeux éminemment municipaux de la poêle et du baquet russe, les courses à bicyclette ou en sac!

Et sur tout cela flottent les bannières processionnelles; et les très vieilles, celles du temps où l'on veut croire qu'il y avait de la Foi, semblent avoir pâli, honteuses et craintives, devant l'arrogance et le clinquant des nouvelles qui arborent, elles, des devises combattives: « *Ligue de l'Ave-Maria* », « *Sacré-Cœur de Jésus, sauvez Rome et la France* », « *Vivent nos prêtres!* », « *Catholiques et Bretons toujours* ».

... N'était la variété des admirables, des émouvants paysages de Cornouaille, décors de ces fêtes, les pardons seraient vraiment bien tristes à voir!

VII

En résumé, il faut bien reconnaître que, contrairement à l'opinion en cours, la Bretagne-bretonnante n'a du catholicisme que l'étiquette

et que le clergé breton — intéressé comme un laboureur prudent qui craint les orages — voile imparfaitement sous un court manteau de religion la nudité flasque du plus nègre des fétichismes, de ce fétichisme qui déprime les cerveaux, comme nous l'avons vu tout à l'heure, mais emplit les granges, les celliers et les coffres-forts des presbytères. Alors, on comprend qu'il est plus facile, plus élégant, plus littéraire enfin pour le touriste, façon Cook, le littérateur breton bien excusable de tant admirer ses compatriotes, pour le poète d'odes et de sonnets — éternel et sincère hâbleur — de décrire une Cornouaille idyllique, — inexistante. Et, pourtant, ce pays est assez beau pour se passer d'hyperboliques louanges...

Paris fascine, hélas! les jeunes. Ce qui reste de qualités à cette race déchue, et pourtant autochtone, se noie dans les défauts de la centralisation parisienne; l'entêtement proverbial subsiste, mais le nonchaloir se mue en fainéantise, la discrétion en fourberie; l'alcoolisme y fait des ravages épouvantables et le lucre enfin commence. Ils ont heureusement abandonné, n'en déplaise aux *Guides* et même à M. Mahé de la Bourdonnais (*Voyage en Basse-Bretagne*) ou à M. A. Le Braz, les luttes épiques de jadis et le *pembas* funeste, mais... les gendarmes ont trop souvent à intervenir du samedi au dimanche à Douarnenez, à Camaret, à Audierne, au Guilvinec, à l'île de Sein.

Quant à l'aménité bas-bretonne, qu'il me soit permis de dire, avec le parquet de Rennes, qu'un seul canton de la Manche, voisin du Calvados, peut rivaliser en procès avec le canton de Pont-Croix où, cependant, la ville minuscule et charmante de Pont-Croix met en ce coin brutal et splendide de Cornouaille une oasis de calme et de bonté; en 1899, le juge de paix du canton, l'éminent M. Le Bras (par qui la coopérative des marins-pêcheurs d'Audierne promet vie) avait à connaître de 1135 procès sur lesquels, grâce à sa haute sagesse et à sa fermeté, il en put concilier près de 800; procès ayant toujours trois mêmes causes: 1° bornage; 2° diffamations; 3° dommages agricoles. Parlerai-je à ce sujet des faux témoins? Des avocats, des magistrats, m'ont certifié, et j'en vis des exemples, qu'un *simple petit verre* suffit, trop souvent, dans le cap Sizun surtout, à faire varier des dépositions.

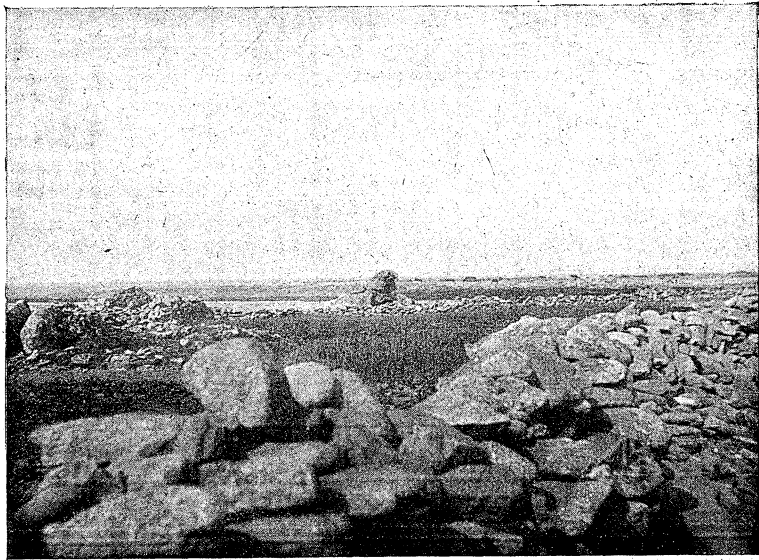
Ah! ce petit verre, quelle plaie des paysans bretons! Aucune transaction, aucun débat, aucun traité ne se fera autrement que verre en main; voyez ces paysans au marché, à la *cohue*, comme on dit encore et selon le vieux terme français: l'un achète une vache à l'autre: les préliminaires exigent une station devant un comptoir; on revient voir la bête, on discute, autre station; on retourne sur le foirail, on débat le prix, troisième petit verre; enfin, on tombe d'accord, acheteur et vendeur, ayant craché dans leurs paumes, se donnent une poignée de main et puis, ultime tournée!

D'ailleurs, si dans les villes ou les grosses bourgades on ne trouve pas plus de deux débits sur six maisons, dans les bourgs et dans les villages il y a deux débits par quatre maisons, et dans les hameaux sis au bord des routes, chaque maison est un débit. Si intense est ce

goût de l'alcool qui achève de miner la santé du Bas-Breton — mal nourri d'ordinaire et, en conséquence, lent et mou — que l'on a, là-bas, dix termes différents par quoi se cotent les degrés de l'ivresse.

— Pourquoi rentrez-vous sitôt de la pêche? demandait un jour un juge de paix à un pêcheur de Concarneau.

— C'est que, voyez-vous, M. le juge, repartit l'autre en titubant, je me sens encore éméché d'hier; si je gardais la mer demain, il me faudrait dépenser davantage pour me saouler, tandis qu'aujourd'hui quelques petits verres suffiront.



Ile de Sein : La Roche branlante (véritable sphinx) monument mégalithique (?)

Que ne ferait-on pas pour un litre de gwin-ardent (eau de-vie, littéralement vin ardent)? L'habitude se prend par malheur chez les mareyeurs et les commissionnaires en légumes d'offrir tant pour un marché, plus un litre d'eau-de-vie, et, comme les paiements s'effectuent les samedis, c'est ainsi que je pus voir à Audierne un patron de barque refuser sa pêche de sardines à l'usine Pellier pour la vendre dix sous moins cher le mille à un petit usinier qui donnait, lui, un litre d'eau-de-vie; à mon étonnement, le pêcheur s'expliqua: « C'est mercredi seulement, et je n'ai plus de crédit chez le débitant; il me faudrait attendre samedi pour avoir la goutte! »

*
**

Panem et circenses, clamait le Romain de la décadence. La goutte!

réclame le Breton de la campagne et des côtes; peu lui importe le reste, pourvu qu'on ne le dérange pas dans ses habitudes de malpropreté et ses traditions fétichistes. Aussi, pour que dure et s'appesantisse son autorité, le prêtre breton laissera faire et volontairement fermera les yeux lorsque ses ouailles fidèles pêcheront en intempérance, en paresse, en idolâtrie!

Fétichisme, je l'ai dit et je le répète, fétichisme et non pas religion, superstition et non pas Foi. Car tandis que la superstition ne s'occupera que des rites, que le fétichisme ne s'adressera, craintif, qu'aux choses, tandis que de ce culte réaliste, instigateur de fatalisme et de sauvageries, n'ayant peur du mal qu'à cause des châtiments, il ne rayonnera que haine, mépris et suspicion contre tout ce qui ne s'absorbe pas en lui, la vraie Religion sera souriante et indulgente aussi, souvent trop en dehors, certes, mais du moins d'un franc et noble prosélytisme. Car la Foi est faite d'Amour et d'Espoir; elle veut le Bien, c'est-à-dire la Beauté immuable, symbole de Dieu; elle combat le mal par la lumière et comme Jésus jadis, toute blanche et les mains ouvertes en l'offre de toutes les rédemptions, elle mène le croyant, au travers de la vie, le cœur généreux et le front dressé vers le Ciel. Ah! le vrai croyant, cet être si rare aujourd'hui, il ne songera pas, comme en Cornouaille, à supputer le prix des prières et des lâches dispenses; prêtre, il ne recherchera, il n'exigera pas ces dons en nature par quoi vivent les hommes et meurt l'Idée! Son Dieu, ses saints et ses saintes, il ne les accrochera pas à des pierres druidiques, à des arbres très vieux, il ne les noiera pas dans l'eau des fontaines et ne les prostituera pas dans ces cérémonies théâtrales et dans ces pardons de Cornouaille d'où la poésie s'est envolée, ne laissant que l'orgie aux fidèles et des gains assurés aux marchands du Temple!

Variétés

LES PARDONS DE BRETAGNE

La Bretagne a eu la chance heureuse de posséder des poètes, des romanciers et des historiens éminents, auxquels elle doit une célébrité un peu surfaite à mon avis. On s'étonne de la docilité avec laquelle, aux jours des élections, elle suit les curés qui la guident, et on l'estime profondément religieuse. Mais, au vrai, le *Brezoneck* a plus de superstition que de religion, et lorsqu'il allume un cierge devant le tableau qui représente saint Michel terrassant le dragon, il n'oublie pas d'en offrir un autre à son serpent.

Les fameux pardons de Bretagne sont la preuve la plus éclatante de l'incroyable superstition des paysans bretons, et de l'exploitation déshonorée qu'exercent les recteurs sur les populations qu'ils maintiennent, par tous les moyens, dans la plus crasse ignorance.

Chaque recteur veut avoir son pardon et bat monnaie avec ses reliques d'un saint plus ou moins apocryphe. C'est ainsi que l'un des plus célèbres, saint Cornély, a échappé aux investigations des bollandistes, qui ne lui ont pas accordé la plus petite place dans les cinquante-trois volumes in-folio de leur vaste collection. Dom Lobineau n'en parle pas davantage dans son *Histoire des saints de Bretagne*.

Mais voici ce que raconte la légende. Cornély avait établi sa résidence à Plouharnel, non loin de Carnac. Un jour, au temps des persécutions, il fut poursuivi par une légion romaine qui s'avancait sur onze lignes soigneusement espacées. Cornély fuyait, monté sur un char traîné par des bœufs. Il allait être saisi, lorsqu'il se retourne, étend sa main, et voilà les douze ou quinze cents soldats changés en autant de menhirs. Telle est l'origine des onze rangées de pierres debout que l'on admire à Carnac.

Cornély passa, du coup, patron des bêtes à cornes. Sa fête se célèbre chaque année à Plussulien, non loin de Carnac et de Plouharnel. Dès le matin, la cloche de l'église jette dans les airs ses joyeuses volées, appelant au pieux rendez-vous les paysans et paysannes qui arrivent de villages souvent assez éloignés. La procession sort du temple, précédée de deux tambours et d'un fifre, les binious étant réservés pour les fêtes profanes. Chaque bande fait flotter dans les airs des drapeaux aux couleurs pontificales et des bannières ornées de tous les saints de l'Armorique.

Vient ensuite le clergé, portant des cierges et escortant une génisse que quelque riche cultivateur offre à saint Cornély. Le troisième groupe se compose de deux prêtres portant la chasse qui contient les os de ce saint qui n'a jamais existé.

Paraissent ensuite le maire et l'adjoint,

précédant la longue procession qui chante des cantiques et se rend dans une plaine voisine, au milieu de laquelle s'élève un immense feu de joie couronné de pétards et de pièces d'artifice. Un prêtre y met le feu avec un cierge béni.

Le nombre des bestiaux offerts augmente chaque année. Beaucoup donnent au saint les premiers-nés de leurs génisses. Tout cela est vendu à la criée, et le produit est partagé entre le recteur et la fabrique. Quand les animaux sont trop jeunes pour être d'un bon rapport, on charge quelques crédules paysans de les élever dans leurs étables, auxquelles leur présence porte bonheur. Ils sont vendus à la fête de l'année suivante.

Pendant le défilé de la procession, un vicair vend, au pied de l'autel, des cordes qui ont touché les reliques des saints et qui garantissent de toutes maladies les bestiaux qu'elles tiennent attachés, dans les écuries. On calcule que le revenu de ce pardon, comme du reste de tous les autres, peut être évalué à quinze ou dix-huit cents francs.

Saint Herbot protège aussi les bêtes à cornes. Le pardon et la foire qui fait partie de la fête durent trois jours, pendant lesquels tous les bœufs de la Cornouaille se reposent dans leurs étables. Jadis on les amenait tous à Saint-Herbot, et les vieillards assurent que si on ne les y conduisait pas, ils y venaient tout seuls. Mais la foi baisse, le saint se montre moins exigeant, et tient quitte du voyage moyennant l'offrande d'une poignée du crin de leurs queues, offrande considérable par la masse, car dans les années d'épizooties, la vente de ce crin dépasse souvent deux mille francs.

Dans le but d'augmenter leurs profits, les recteurs ont institué des pardons pour tous les animaux de la ferme. C'est ainsi que la commune de Saint-Nicolas célèbre un pardon qui préserve les chevaux de toutes les maladies. Six ou huit cents chevaux y sont présentés chaque année. Un homme placé devant l'autel tient un plat dans lequel pleuvent des pièces d'argent. Dans une des chapelles, une cloison sépare un espace considérable dans lequel s'accumulent les offrandes en nature. D'autres tas d'avoine s'élèvent dans d'autres parties de l'église. L'avoine seule, vendue à la foire de Gouarec, rapporte un chiffre qui parfois s'élève jusqu'à trois mille francs.

En janvier, dans la paroisse de Lanniscat, a lieu le pardon de saint Gildas, souverain pour préserver les chiens de la rage. Celui de Mellinéc est pour les moutons et les chèvres...

On doit penser que si certains saints se montrent secourables aux bêtes, d'autres étendent leur sollicitude sur les animaux à deux pieds et sans plumes. Saint Gilles est de ceux-là, et le grand pardon de Saint-Gilles-du-Vieux-Marché, au fond des montagnes d'Arez, réussit infailliblement à guérir les enfants de la peur et à leur donner du courage.

Le procédé est simple et peu dispendieux, et saint Gilles se montre coulant sur les conditions. Les parents conduisent leurs enfants à sa fête annuelle et font avec eux le tour de l'église. Chaque petit garçon porte dans ses bras un coq, chaque petite fille une poule. En passant devant l'autel, on enferme coqs et poules dans une vaste mue en osier, et l'on pense si tout cela crie et se débat dans cette cage ! Pour ceux qui n'ont pas de volaille à offrir, on en retire une de la mue ; la bête effarouchée redouble ses cris ; on la loue pour la faible somme de vingt-cinq centimes à l'enfant qui se présentait les mains vides. Il passe devant l'autel et remet dans la cage le volatile effaré, tandis que les sous s'accumulent dans le plat posé sur une table formant le piédestal de la statue de saint Gilles.

A l'issue des vêpres, coqs et poules sont vendus au plus offrant et dernier enchérisseur aux portes de l'église, et comme toujours, un feu de joie termine la cérémonie.

Saint-Jean-du-Doigt est ainsi nommé parce que l'église de cette commune est assez heureuse pour posséder l'index de la main droite du Baptiste, si méchamment mis à mort par Hérodiade. Le pardon s'y célèbre le 23 juin, et c'est le rendez-général de tous

les gueux et de tous les mendiants de la Bretagne, qui viennent y étaler leurs plaies et chanter leurs plaintes. Il faudrait le burin de burin de Callot pour dessiner ce spectacle. On porte en procession la statue de la Vierge, le chef de saint Mériadec, le bras droit de saint Mandé, et enfin le fameux doigt, dans un reliquaire de cristal monté en or. Devant la balustrade du chœur, on tire le doigt de sa chaise, et alors a lieu une bousculade prodigieuse pour toucher la relique ou la faire toucher à l'enfant que chaque mère tient dans ses bras. Dans la procession, on a admiré le groupe des *Miraclois*, des miraculés de l'année, qui avaient eu l'heureuse fortune de toucher le doigt et de boire de l'eau de la fontaine, — car il y a toujours l'inévitable accessoire d'une fontaine dans toutes ces cérémonies religieuses. Ce pardon préserve surtout des maladies d'yeux.

Non loin de Plounérin, on trouve la fontaine de Saint-Laurent-du-Pouldour, où, dans la nuit du 9 au 10 août, hommes et femmes, à peu près nus, vont recevoir une douche sous la chute d'eau de la source. Cela préserve des rhumatismes. Puis, au coup de minuit, les lutteurs vont s'amuser à s'écharper dans une prairie voisine. On sait qu'en Bretagne il n'est pas de bonne fête qui ne se termine par des luttes souvent sanglantes.

A Saint-Mahieux, non loin de Corlay, saint Maurice, en sa qualité d'ancien militaire, tient un bureau d'assurances contre les rigueurs du recrutement, les maladies, les blessures ou la mort, qui menacent le soldat au régiment. Les conscrits y accourent de huit ou dix lieues à la ronde, pour faire un vœu à saint Maurice.

Il n'y a rien de plaisant comme l'aspect de la statue de ce bienheureux, qui est coiffé d'un bonnet à poil auquel pend la crinière rouge d'un casque de trompette de dragons. Il porte des épaulettes, des galons sur les bras, un sabre au côté, et d'autres ornements militaires de toute nature, et il n'est pas un soldat rentré indemne dans ses foyers qui ne vienne offrir au saint quelque partie de son équipement. La crinière rouge jouit de la propriété de guérir les maux, quand on en frotte la partie malade. Non loin est une fontaine également miraculeuse. Elle est peu abondante, mais lorsqu'elle se trouve à sec à l'époque du pardon, on en va puiser dans une fontaine voisine, consacrée à un autre saint, ami du chef de la légion thébéenne, avec lequel il est en échange de bons offices. Ces eaux se vendent à des prix modérés.

Dans la plupart des communes bretonnes, les jeunes filles déposent le dimanche, sur l'autel de la Vierge, une coiffe, un fichu, du beurre, un gâteau de miel... Tout cela se vend au profit du recteur qui, pour stimuler le zèle des donatrices à venir, a récité, à un certain moment de la messe, un *Pater* et un *Ave* à l'intention des donatrices du jour.

Je sais bien que le clergé de nos départements de l'Ouest est profondément ignorant. Fils de quelques paysans trop chargés de famille, ses membres n'ont appris au séminaire qu'un peu de théologie et beaucoup de casuistique. Il est cependant impossible que curés ou recteurs croient sérieusement que les saints se plaisent à envoyer des maladies aux animaux de la ferme pour se faire payer des honoraires après leur guérison. C'est donc une impudente exploitation de la crédulité superstitieuse qu'ils entretiennent soigneusement autour d'eux. L'ignorance universelle est la cause de tout le mal. Défrichons les cervelles incultes de ceux qui défrichent nos terres ; faisons pénétrer les lumières au milieu de tant de ténèbres, car c'est la science seule qui tuera l'intolérance, le fanatisme et la superstition.

Disons aussi que les pardons sont les seuls jours de fête que connaissent les paysans. La vie des cultivateurs est profondément fastidieuse. Tous les plaisirs sont dans les villes ; l'ennui, sous toutes ses formes, pèse sur nos campagnes. Tâchons d'établir des fêtes laïques dans les villages, c'est le seul moyen de ruiner les fêtes religieuses, et il peut contribuer à rattacher au sol le laboureur, qui le déserte de plus en plus.

EUGÈNE BONNEMÈRE.